



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Le devenir-déraison de la raison: la science et la technique vues par Horkheimer

KARAMOKO Tiéba
Université de Bouaké

I-Essai de problématisation

L'une des tâches que Horkheimer assignait à la Théorie Critique était de déconstruire le devenir de la raison pour en révéler les différentes figures et évaluer les nouveaux horizons qu'elle se bornait à développer.

L'on a pu lire, alors, chez Horkheimer, un dualisme rationnel consacrant la partition de la raison en deux figures majeures : la raison objective et la raison instrumentale. La première, perçue comme la raison émancipatrice, véhicule des valeurs objectives et universelles concernant les fins de l'existence humaine; et la seconde, forme aliénée de la première, c'est-à-dire une raison formalisée ou instrumentalisée s'occupant essentiellement des moyens adéquats pour atteindre, le plus souvent, des buts subjectifs.

Et quand il s'est agi de rendre compte du mouvement historique par lequel s'est produite cette défiguration de la raison, de nombreux commentateurs, pourtant de bons lecteurs de Horkheimer et de son École, ont, souvent, mis en avant les dérives totalitaires du fascisme, du nazisme et du marxisme perversi ou substantiellement contradictoire que fut le stalinisme. En clair, des raisons socio-politiques seraient l'explication plausible de la déchéance de la raison objective en une raison subjective.

Sans nier la pertinence de telles analyses, elles semblent toutefois négliger le facteur décisif ayant présidé au changement de la forme et du contenu de la raison; et plus grave, elles subsument l'enjeu de la dé-construction de l'avenir de la raison, entreprise par Horkheimer, sous des considérations d'ordre exclusivement politique.

Dès lors, l'exigence philosophique de questionner impose quelques interrogations: quel facteur réel et décisif a conduit à l'instrumentalisation de la raison ? Cette instrumentalisation/formalisation est-elle étrangère aux procédés mécaniques et subversifs de la science et de la technique qui caractérisent notre Civilisation ? Quel est



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

l'enjeu véritable de cette entreprise de dé-construction du devenir de la raison par Horkheimer ? S'agit-il de sonner le glas de toute raison, rendant tout effort de rationalisation désormais impossible (pessimisme de Horkheimer) ? Ne peut-on pas percevoir, en définitive, un effort affirmé pour ré-objectiver une raison malade de son instrumentalisation, favorisant ainsi l'avènement d'une société conforme à la raison (optimisme de Horkheimer) ?

Il n'y a peut-être pas meilleur chemin pour examiner profondément ces interrogations que d'analyser préalablement la conception horkheimérienne de la science et de la technique.

II-Horkheimer, la science et la technique

Dans le « procès » des sciences et des techniques, il est aisé de procéder à une classification des positions: d'un côté, ceux qui estiment que ces deux rationalités du savoir ont apporté lumière et bonheur aux hommes, constituant de la sorte le moteur de tout progrès ; de l'autre, ceux qui pensent qu'elles ont fait plus de mal qu'elles n'ont apporté de bien. Entre ces deux tendances, il y a la position selon laquelle les sciences et les techniques sont nécessaires mais qu'il leur faut un accompagnement éthique. Cette exigence d'accompagnement viserait, non à freiner leur dynamique, mais à les rendre plus sensibles à la nécessité d'une réorientation, substantiellement humaine, de leurs objectifs stratégiques et commerciaux.

Ces différentes conceptions des sciences et des techniques correspondent à des tendances philosophiques bien repérables dans l'Histoire. Un aperçu de ces tendances peut constituer un éclairage à la bonne compréhension de la position horkheimérienne.

Par exemple, le positivisme d'Auguste Comte, nourri au rationalisme cartésien et à l'idéologie saint-simonienne d'une structuration scientifique de la société, voit en l'avènement de la science et en sa méthode, l'accession de l'humanité ou de l'esprit humain au stade positif et ultime de son développement. Si cette théorie a eu le mérite (?) d'affranchir le savoir des illusions théologiques et des abstractions métaphysiques, elle a cependant souffert, par la suite, de ses dérives scientistes dont l'un des instigateurs fut



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Ernest Renan. Pour celui-ci, l'organisation de l'humanité incombe entièrement et légitimement à la science, et en est même la fonction ultime. En faisant du progrès scientifique la panacée de tous les problèmes humains, le positivisme et ses dérivés ont substitué à la foi religieuse la rationalité scientifique, à l'intuition métaphysique l'observation et l'expérimentation, au règne des politiques ou des bureaucrates celui des savants. Cette clôture scientifique, "unidimensionnelle", selon l'expression de Marcuse, dans l'approche théorico-pratique de l'homme, de son existence et de son environnement, sera dénoncée par les tenants de la deuxième position.

En effet, plusieurs voix se sont élevées contre l'hypostase de l'approche scientifique et elles n'ont pas manqué de souligner les dangers, épistémologiques et existentiels, d'une telle conception de la science et, conséquemment, de la technique¹. Toutefois, il ne paraît pas indiqué ici de faire un exposé exhaustif de tous les points de vue sur cette question, tellement une telle tâche apparaîtrait redondante voire fastidieuse. On pourra simplement indiquer quelques positions saillantes ou récentes. Dans ce contexte, il faut être attentif à la critique heideggerienne de la technique.

En effet, pour Heidegger, la science participe du projet global qu'est la technique. Cela est d'autant plus juste que jusqu'à Platon, le mot *technè* est toujours saisi en rapport avec le mot *epistemè*. Tous deux, traduisent la connaissance au sens le plus large, désignent le fait de pouvoir se retrouver en quelque chose et de s'y connaître². Bien que la technique moderne soit fondée sur une science moderne, c'est-à-dire une connaissance plus exacte de la nature, elle constitue avec la *technè* (la technique au sens traditionnel), une chose « poïétique », un mode du dévoilement. Faut-il y voir une continuité ou une identité de nature entre la technique moderne et la technique de l'artisan ? Qu'est-ce qui caractérise la technique moderne au point d'en faire l'élément à penser chez Heidegger ?

¹ Sur ce point, nous ne nous inscrivons pas dans la logique dualiste qui sépare encore science et technique, *technè* et *epistemè*, mais dans le sillage de Gilbert Hottos à travers ce qu'il a appelé la technoscience qui consacre le mariage entre la science (base théorique de la technique) et la technique (traduction efficiente ou concrète des perspectives instrumentales de la science). Les technologies modernes (Ordinateur, Numérique, Biotechnologies, Nanotechnologies...) sont le fruit de cette alliance.

² Cf. Heidegger, Martin, «La question de la technique», *Essais et conférences*, traduction d'André Préau, Paris, Gallimard, 1958.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Entre la technique de l'artisan ou du paysan qu'il place sous le mode du dévoilement producteur et la technique moderne, il y a une différence fondamentale. La technique moderne, dira Heidegger, est le dévoilement, non plus producteur mais provocateur, par lequel la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite et accumulée. Son essence est alors l'arraisonement, le processus par lequel il est demandé à toute chose, même à la vie elle-même, de se dévoiler comme fond qui, dans le fond, n'est rien moins qu'un fond, c'est-à-dire ce après quoi il n'y a plus rien. De ce point de vue, la technique moderne, de par son essence même, apparaît comme le danger suprême. Elle est dangereuse non pas parce qu'elle produit des outils, des instruments ou des machines, mais parce qu'elle instaure un nouveau rapport (technique) de l'homme à l'être, se manifestant justement comme oubli de l'être. Cette nouvelle représentation du monde qui se « consume » dans la réduction de toutes choses à la sphère du cumulable, du quantifiable et du calculable est destructrice de l'essence de l'homme dont le terreau se situe dans l'intemporalité de toute essence, absolument au-delà de tout usage consommant.

Même si Heidegger entrevoit la possibilité pour la technique, sous l'éclairage de la pensée qui la pense, de déployer un jour son être dans le sens du dévoilement de la vérité, il reste que sa critique de la technique ou de la rationalité technique a ouvert bien des pistes que n'hésiteront pas à emprunter de nouveaux critiques tels J. Ellul, I. Illich, G. Hottois, F. Tinland, J-Y Goffi, P. Cerezuelle, R. Nadeau... dans l'espace francophone et H. Marcuse, H. Jonas, G. Ropohl, F. Rapp... dans l'espace germanophone.

Au-delà de leur opposition par rapport à la problématique de l'autonomie de la technique³, ces deux espaces ont en commun de mettre essentiellement au jour, *mutatis mutandis*, les illusions positivistes/scientistes en insistant sur les effets de réduction des domaines du savoir et de domination de l'homme résultant de la puissance ou de l'expansion technique. Les premiers mots de J. Ellul dans *Le Système technicien* sonnent

³ Cf. Poamé, Lazare Marcelin, «Système technicien, Mondialisation et Démocratie en Afrique», *Souverainetés en crise*, L'harmattan et les presses de l'Université Laval, 2003, pp.501-516



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

à cet effet comme un avertissement: « La technique ne se contente pas *d'être*, et, dans notre monde, d'être *le facteur principal* ou déterminant, elle est devenue système.⁴ » Et il poursuit plus loin: « La technique est puissance, faite d'instruments de puissance et (elle) produit par conséquent des phénomènes et des structures de puissance, ce qui veut dire de domination⁵ ». Si Ellul et bien d'autres mettent en relief le caractère systémique, la puissance et la domination de la technique, l'analyse que développe R. Nadeau⁶ souligne surtout la dimension épistémologique des préjugés scientifiques. S'appuyant surtout sur Friedrich Hayek, Nadeau montre l'inféodation méthodologique des sciences humaines et sociales aux sciences physiques et biologiques (considérées comme les véritables sciences). Il observe que la mesure de leur performance cognitive à l'aune de celles des sciences physiques, sans considération profonde de leurs objets spécifiques, a conduit à un jugement d'infécondité et au discrédit des premières. Nadeau considère ainsi que, « le scientisme n'est qu'une erreur de calcul due à une erreur de perspective, une erreur énorme, aux conséquences incalculables, qu'il n'est, du reste, pas certain qu'on parviendra à corriger. L'inféodation épistémologique aux sciences naturelles de disciplines comme la sociologie et l'économie politique, constitue rien moins qu'une contre-révolution scientifique dont nous sommes redevables aussi bien à Saint-Simon, Comte et Hegel qu'à tous ceux, qui d'une manière ou d'une autre, leur emboîtèrent le pas, y compris les positivistes physicalistes du cercle de Vienne⁷ ».

Mais il ne faut pas voir dans ces exemples, qu'on peut multiplier à souhait, dans un espace comme dans l'autre, une forme de technoscientophobie. Ces positions soulignent, en filigrane, une prise de conscience de la nécessité de repenser ou de réévaluer la science et la technique, leurs buts et leurs enjeux. C'est essentiellement, cette

⁴ Ellul, Jacques, *Le système technicien*, Préface de Jean Luc Porquet, Paris, le cherche midi, 2004, p. 13

⁵ Idem, p. 16

⁶ : Nadeau, Robert, «Popper, Hayek et la question du scientisme» in *Manuscrito*, IX No 2, octobre 1986, pp 125-156, site : http://www.er.uqam.ca/nobel/philuqam/dept/page_perso.php?id=13 (lu le 22 déc. 2009)

⁷ Nadeau, Robert, «Popper, Hayek et la question du scientisme», *Manuscrito*, IX, No 2, octobre 1986, site : http://www.er.uqam.ca/nobel/philuqam/dept/page_perso.php?id=13 (lu le 22 déc. 2009), p.9.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

tâche que se propose d'accomplir la position centrée dont le chef de file est, sans conteste, Gilbert Hottois.

G. Hottois a mis au centre de sa réflexion sur les technosciences la problématique de l'éthique. Pour lui, au-delà de la connaissance du système technique et des problèmes épistémologiques qu'il pose, il faut savoir être attentif à ses aspects et enjeux éthiques. À ce sujet, il note: « Nous pensons que la problématique éthique, avec tout ce qui la sous-tend, constitue l'enjeu focal de la philosophie de la technique.⁸ »

L'essentiel de sa pensée consiste à soutenir que la recherche et développement technoscientifiques (RDTS) ne peuvent se faire raisonnablement sans la préservation d'un «minimum humain», c'est-à-dire la protection et la promotion des droits fondamentaux de l'homme à une vie « authentique » et à la liberté – d'où l'introduction des Droits de l'Homme dans la réflexion sur la technique, notamment les biotechnologies. Toutefois, avertit-il, il faut se garder d'en faire une lecture transcendantale qui déboucherait sur des abus de type réactionnaire et dogmatique. De telles attitudes se transformeraient, selon Hottois, en hostilité ou phobies obscurantistes contre la RDTS. Sa position sur cette question est sans ambages: « Une lecture transcendantale est toujours une lecture aussi régressive qui vise à fonder et à préserver ce à quoi elle s'applique. Conservatoire au départ, elle pourrait, si on n'y prend garde, devenir conservatrice et même déboucher sur des abus réactionnaires, de type franchement naturaliste, anti-techniciste, anti-science.⁹ »

En substance, il y a trois types d'approche de la science et de la technique : la première, panégyrique de la méthode et des exploits des technosciences, est la position positiviste et scientiste. La deuxième est une critique en ordre contre non seulement la surenchère épistémologique des technosciences, mais surtout leurs effets de déstructuration des institutions sociales et des cultures, du moins certaines sociétés et certaines cultures. Quant à la troisième, elle constitue une position médiane, encline à

⁸ Hottois, Gilbert, (dir.), *Évaluer la technique : aspects éthiques de la philosophie de la technique*, Paris, J. Vrin, 1988, p.10.

⁹ Hottois, Gilbert, *La philosophie des technosciences*, Textes rassemblés par L. M. Poamé, Abidjan, PUCI, 1997, p. 99.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

prendre toute la mesure des possibles technoscientifiques malgré le prix à payer dont elle estime qu'on peut parvenir à minimiser la portée. De la sorte, on peut s'interroger sur les liens de la position horkheimérienne à ces trois conceptions exposées et sur la particularité qu'elle présente.

De prime abord, l'on ne peut véritablement comprendre Horkheimer sur la question de la science et de la technique que par rapport à sa critique du positivisme et de ses satellites que sont le scientisme et le pragmatisme. Une telle démarche implique que Horkheimer est plus proche de la position critique des technosciences que celle qui en fait l'éloge. Même lorsqu'il essaie de définir la science, c'est toujours en référence à la définition positiviste qu'il « adopte » pour mieux la combattre. C'est ainsi qu'il donne, selon ses propres termes, une définition simplifiée de la science : « La science est la mise en ordre des faits de notre conscience telle qu'elle permet finalement d'attendre chaque fois à tel endroit exact de l'espace et du temps ce qui doit exactement y être attendu¹⁰ ». L'esprit averti constatera, en filigrane, dans cette définition, l'ombre de la fameuse formule comtienne : Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action. Horkheimer met en évidence non seulement la fonction prédictive de la science, mais surtout sa prétention à l'exactitude : «...à tel endroit *exact*...ce qui doit *exactement* y être attendu». L'exactitude apparaît, de ce point de vue, comme le but de la science. En substance, la question qu'il se pose est de savoir si l'exactitude coïncide avec la vérité. Ce qui est exact est-il nécessairement vrai ? Ou encore de façon plus profonde: quel est le fondement de la vérité scientifique ?

À la première question, Horkheimer répond par la négative, car, la science peut être exacte et demeurer fautive dans la mesure où la théorie dont elle est la confirmation a rompu ses liens avec les conditions de sa production sociale. « Ce qui décide, *écrit-il*, de la valeur d'une théorie, c'est le lien qu'elle entretient avec les problèmes qu'à un moment historique déterminé les forces sociales progressistes entreprennent de résoudre¹¹ ». Le

¹⁰ Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Essais, collection critique de la politique, Paris, Payot, 1978, p.356.

¹¹ Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Essais, p. 144.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

vrai n'est donc pas lié seulement à l'exactitude des résultats auxquels aboutit la science, mais à son ancrage ou orientation par rapport à la réalité sociale. L'exactitude est une condition nécessaire mais non suffisante. La science peut être exacte d'un point de vue technique ou logique, mais fautive quant à ses orientations dans le vécu social.

La seconde question renvoie, de fait, aux présupposés de la science et, par ce biais, la Théorie critique horkheimérienne va plus loin que les critiques classiques. Horkheimer estime que la science évolue, prétend à la vérité en omettant une tâche fondamentale et préalable, celle de réfléchir sur elle-même et les motifs sociaux de son déploiement. « La science elle-même, *souligne t-il*, ne sait pas pourquoi elle met en ordre les faits justement dans telle direction ni pourquoi elle se concentre sur certains objets et non sur d'autres. Ce qui manque à la science, c'est la réflexion sur soi, la connaissance des mobiles sociaux qui la poussent dans une certaine direction, par exemple à s'occuper de la lune, et non du bien être des hommes.¹² » Ces propos de Horkheimer n'insinuent nullement que les scientifiques et ceux qui les financent aujourd'hui soient des idiots, mais il est tout de même incompréhensible de constater tant de ressources humaines et financières mobilisées dans des projets dont les intérêts réels sont la gloire de la technique et la puissance de certaines Nations au détriment des populations en souffrance. Il est encore plus inconséquent d'observer aujourd'hui, davantage qu'hier, nombre de Nations déployer toute leur énergie, toute leur intelligence et une grande part de leurs ressources financières pour inventer et écouler des armes de plus en plus sophistiquées et destructrices, à occuper des positions hautement stratégiques dans l'espace en vue de maintenir ou d'asseoir leur hégémonie sur le reste du monde. C'est cette irrationalité, qui infecte la raison dans son fonctionnement (nous y reviendrons), que Horkheimer va dénoncer dans sa critique de la technique.

Pour Horkheimer, comme pour Ellul, la technique est fondamentalement au centre d'un savoir pourvoyeur de puissance. En tant qu'« essence » d'un savoir qui est pouvoir, la technique ne peut avoir la neutralité qu'on lui confère d'ordinaire. Elle incite à la

¹² Idem, p. 356.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

domination, et plus grave, à l'indifférence: « Le savoir qui est un pouvoir, ne connaît de limites ni dans l'esclavage auquel la créature est soumise, ni dans la complaisance à l'égard des maîtres de ce monde. De même qu'il sert tous les objectifs de l'économie bourgeoise à l'usine et sur le champ de bataille, il est aux ordres de ceux qui entreprennent quelque chose, quelles que soient leurs origines. La technique est l'essence même de ce savoir¹³ ». Ce que Horkheimer souligne par ces mots, c'est une technique qui, parce qu'elle sert tous les buts, n'a finalement pas de but, sinon elle-même. La seule fin que se propose le monde technique ou moderne est la multiplication des moyens¹⁴. Ainsi multiplie-t-on les moyens de communication ou de télécommunication sans se demander si l'on a quelque chose de plus à dire. Pourquoi aller toujours plus loin, plus haut, plus vite ? Quel est le but réel de l'aventure technique de l'homme ?

Déjà, face aux célébrations de la technique d'un Spengler qui la qualifie d'« effort faustien » ou d'un Dacqué pour qui la construction d'une machine est « un véritable hommage rendu à l'idée et au sens du fer qui a pour ainsi dire reçu de notre esprit la vie et nous dévoile sous la forme d'un symbole, son vrai visage¹⁵ », Horkheimer dénonce une transfiguration de la technique. « La technique n'est pas conçue comme un auxiliaire des hommes ni clairement mise en relation avec leur bonheur [...] mais elle est transfigurée...¹⁶ ». L'idéologie moderniste du bonheur par le progrès révèle ici toute sa fausseté. En effet, si Faust était animé du désir noble et humain de découvrir les mystères ou les connaissances sur le monde, il n'obtient, cependant, ces connaissances qu'au prix de la compromission ou de la perte de son âme. Faut-il entendre par là que le devenir-technologie de la technique s'est fait au prix du renversement de la raison en son contraire, c'est-à-dire d'un abêtissement de la raison par le processus de développement technoscientifique ?

¹³ Horkheimer, Max et Adorno, Theodor Wiesengrund, *La dialectique de la raison*, traduction d'Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974, p. 22.

¹⁴ Cf. Horkheimer, Max, *Éclipse de la raison* suivi de *Raison et conservation de soi*, Paris, Payot, 1974, voir chapitre 1: « Moyens et fins », pp.13-66.

¹⁵ Dacqué, Edgard cité par Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Essais, p. 134.

¹⁶ Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Essais, p.134.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

III – La raison au service de la science et de la technique.

L’Aufklärung, le nom allemand du siècle des Lumières, vient du verbe « aufklären » qui signifie, expliquer, clarifier, apporter la lumière sur, illuminer. *L’Aufklärung* désigne donc l’acte d’éclairer, mais aussi la source même de l’éclairage. Qu’est-ce qui a tant illuminé le XVIII^{ème} siècle pour qu’il soit qualifié de siècle des Lumières ? N’est-ce pas la Raison et ses incarnations que sont la science et surtout la technique? À cet effet, il est éclairant de signaler le lien géniteur entre la capacité cognitive et créatrice qu’est la Raison et les technosciences.

Cependant, Horkheimer fait le constat que le progrès, amorcé par la raison au XVIII^{ème} siècle, a été vicié par les mécanismes de développement des sciences d’abord, et ensuite, par les formes extrêmement développées de l’industrialisme, c’est-à-dire de la technique. Si on peut rétorquer ici une confusion de deux réalités distinctes que sont l’industrialisme (mouvement qui consacre la transformation manufacturée ou industrielle des matières premières comme principale source de production des richesses) et la technique (ensemble ou système des moyens matériels de production), Ellul montre bien, dans *Le Système technicien*, que le facteur principal ou l’élément moteur de toute industrie n’est rien d’autre que la technique. Et, en parlant des « formes extrêmement développées de l’industrialisme¹⁷ », Horkheimer ne souligne pas seulement le gigantisme de la production industrielle de son temps, mais à l’évidence, la complexification/expansion des moyens matériels et instrumentaux de la production. Ce sont les effets induits de cette complexification/expansion (dont la performance) qui conduisent à la pragmatisme des actions et pensées de l’homme. Plus les outils techniques deviennent des systèmes techniques, plus ils deviennent performants et conduisent l’homme à mesurer la valeur de toute réalité, y compris l’homme lui-même, à

¹⁷ Horkheimer, Max, *Éclipse de la raison*, p.183.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

l'aune de son rendement. Comme par un effet de contagion, ce qui est demandé à la machine est aussi exigé de l'homme¹⁸.

Dans ce processus de formalisation et de réification, les idées ne sont pas en reste : « Plus les idées sont devenues automatisées, instrumentalisées, et moins l'on a vu en elles des pensées dotées d'un sens qui leur appartient en propre. On les considère comme des choses, des machines.¹⁹ » L'assujettissement du processus de production des idées par le processus de production mécanique et industriel cache en réalité une addiction de la raison pensante ou objective au principe de rendement. Il est demandé aux idées d'épouser une forme plus concrète, d'influer directement sur la pratique ; en clair, d'avoir un *rendement* non plus seulement théorique, mais surtout technique. Le positivisme logique du cercle de Vienne dans son rapport au langage et le pragmatisme, de façon générale dans son rapport à la vérité, militent pour une telle technicisation de la pensée.

De fait, la nouvelle forme que prend la pensée est étroitement liée à son nouveau mécanisme de production. Sa forme technicisée ou instrumentale découle d'une technicisation /instrumentalisation de la raison qui la produit. Sous l'effet d'une accoutumance, se transformant très vite en dépendance, la raison perd du coup son autonomie en devenant une raison mécanique. « La raison ayant abandonné l'autonomie est devenue un instrument. Sous son aspect formaliste de raison subjective encore accentué par le positivisme, l'absence de relation au contenu objectif est plus marquée. Sous son aspect instrumental, accentué par le pragmatisme, sa reddition aux contenus hétéronomes est également plus marquée. Désormais la Raison est complètement assujettie au processus social. Il n'y a plus qu'un seul critère: sa valeur opérationnelle, son rôle dans la domination des hommes et de la nature²⁰ ».

¹⁸ La marginalisation du troisième âge dans les sociétés occidentales tient, en grande partie, au fait qu'il n'est plus productif, c'est-à-dire ne satisfait plus au principe de rendement.

¹⁹ Horkheimer, Max, *Éclipse de la raison*, p.31.

²⁰ Idem, p.30.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

L'assujettissement de la Raison au processus social de production matérielle a plusieurs conséquences. D'abord, la Raison a perdu toute relation objective avec la réalité, c'est-à-dire qu'elle est incapable de la saisir selon des critères propres, indépendamment de toutes déterminations matérialistes ou subjectives. Ce qui conduit, inévitablement, à l'étouffement de l'intelligence théorique et critique, et par conséquent à une distanciation avec la vérité. Ensuite, et de façon logique, la raison est devenue totalement opérationnelle, au sens où elle ne sert plus à déterminer des buts objectifs pour l'humanité, mais se borne à calculer des moyens « adéquats » pour des fins « stratégiques » au service du pouvoir et de la puissance subversifs. Et enfin, tout cela rime avec la domination de l'homme et de la nature, car en réalité, tout pouvoir suppose l'assujettissement de l'autre et toute puissance suppose l'affaiblissement de l'autre. Dans la topique des facultés chez Kant, il est vrai qu'il y a déjà pouvoir de la raison sur l'entendement et sur la sensibilité, mais il n'est pas moins vrai que la technique a accru la tendance de la raison à la domination. Par ailleurs, le pouvoir qu'exerce la raison sur l'entendement et la sensibilité a une fonction de régulation selon des principes qui se veulent universels, tandis que le pouvoir exercé par la raison technique sur l'homme et la nature est foncièrement négatif, nocif. On perçoit ici toute la portée du détournement opéré par l'infection technicienne de la raison : le pouvoir de régulation de la raison a été transformé en pouvoir de destruction.

Au fond, la société technicienne baigne dans une ambiguïté fondamentale, un paradoxe monumental que Horkheimer et Adorno traduisent par le renversement de la raison ou « Dialektik der Aufklärung ». Et le repérage de ce moment « critique » de l'histoire voit la raison fournir, paradoxalement, à l'homme les ressources nécessaires à son émancipation et constituer en même temps un instrument de domination de l'homme et de la nature. Cette ambiguïté fondamentale prend toute son ampleur avec l'essor de la technique, technique qui apparaît comme l'incarnation mythique de la raison, qui n'assure sa progression qu'au prix d'une régression. La puissance et le rayonnement des États, le bien être et le confort des citoyens du monde soutenus par les prouesses



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

technoscientifiques, se payent souvent au prix le plus cher : la barbarie, la désolation comme en témoignent Auschwitz²¹, Hiroshima, la colonisation, les nombreuses guerres civiles ou de conquête à travers le monde, l'« effondrement » climatique, la faim, etc. Malgré l'explication des crises alimentaire, environnementale et financière par une radicalisation du capitalisme dont la manifestation contemporaine est l'ultralibéralisme ou la loi implacable du marché, il ne faut pas oublier que le capital et le marché sont, avant tout, des résultats « rationnels » d'une technicisation accrue du système social de production et de commercialisation. Peut-on imaginer un instant le choc émotionnel planétaire et le branle-bas financier mondial que provoquerait une panne générale d'électricité à New-York ou la paralysie virale de tout son système informatique ? Une telle catastrophe ne paralysera pas seulement la finance, le commerce et le transport mondiaux mais touchera le citoyen du monde moderne au plus profond de son psychisme car (sans souci de dramatisation), la technoscience, en son versant électronique ou numérique, est devenue la composante essentielle de l'inconscient collectif, c'est-à-dire l'expression de nos fantasmes de progrès, d'intelligibilité et de bien être social.

Ainsi, le devenir de la raison, inexorablement lié à l'inflation technologique, semble l'avoir conduit dans l'irrationnel, la bêtise. Elle est devenue irrationnelle parce qu'elle fonctionne à contre courant de ses fonctions d'avant-garde: maintenir et promouvoir la liberté individuelle en harmonie avec celle de la collectivité, fonder une société solidaire respectueuse des valeurs humaines à la lumière de la vérité. Elle s'est abêtie car elle n'a plus d'ancrage dans la société réelle : « La technique efface le principe même de réalité (sociale)²² » ; mais aussi parce qu'elle n'a plus de finalité objective et de sens. Tel est le devenir-déraison de la raison sous le règne de la technique.

On se pose alors la question de savoir si un tel devenir est le destin de la raison. La critique horkheimérienne a-t-elle scellé le sort de la raison au sens où son mal serait un mal en soi, rendant ainsi impossible toute réémergence de la raison ? N'y a-t-il pas,

²¹ L'extermination des Juifs et des autres victimes par les nazis à Auschwitz en particulier et pendant toute la deuxième guerre mondiale en général, s'est opérée sous un mode industriel, selon des procédés scientifiques.

²² Ellul, Jacques, *Le système technicien*, p. 27.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

sous-jacent à ce présumé pessimisme, la permanence d'un optimisme voilé, mais qui comme tout possible, ne se profile que sous le feu brûlant de l'intransigeance critique?

IV-Le moment de la déconstruction : Horkheimer entre pessimisme et optimisme

En dénonçant le processus d'instrumentalisation de la raison, Horkheimer et Adorno se trouvent confrontés à une aporie majeure, celle d'une raison qui s'autodétruit. Mais comment comprendre le passage d'une infection technicienne de la raison à une autodestruction de la raison ? Ce passage n'est justement mis au jour qu'à la lumière de la déconstruction de la raison telle qu'elle se présente aujourd'hui sous son aspect défiguré et déformé. Comme l'ont bien compris Luc Ferry et Alain Renaut dans leur présentation de *Théorie Critique*²³, la rationalité technique du monde bourgeois a totalement discrédité la raison en la mettant en contradiction flagrante avec elle-même et en la rendant oppressive à l'égard de l'individu et de sa pensée, surtout lorsque celle-ci porte atteinte à la célébration de la force du pouvoir ou du pouvoir de la force. Horkheimer exprime ce rapetissement de la raison en ces termes: « Tant que la rationalité entre en jeu dans la capacité concurrentielle des puissances dominantes pour la guerre et la paix, elle est acceptée, quoique bien sûr sous une forme irrationnelle et défigurée. Il reste que le reproche d'être destructrice s'élève encore contre la pensée dès qu'elle porte atteinte à la célébration du pouvoir et de ses objectifs²⁴ ».

En fait, la raison ne se reconnaît désormais que par la prohibition de la pensée. Or, la prohibition de la pensée peut conduire à la contrefaçon de la pensée, c'est-à-dire à un simulacre de pensée. Son versant instrumental ayant pris le pas sur sa figure substantielle ou objective, la raison est réduite à n'être qu'une vacuole dont le contenu se mesure à l'irrationalité manifeste ou ambiante de notre « civilisation éclairée ». La révolution technologique conduit à un processus d'involution rationnelle car elle corrompt la raison par la raison. Ce face à face de la raison avec elle-même est, dans un premier temps, autodestructeur.

²³ Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Essais, collection critique de la politique Paris, Payot, 1978, pp. 09-40.

²⁴ Horkheimer, Max, *Théorie critique*, p. 134.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Originellement, la raison s'impose en s'opposant au sensible, à l'obscurantisme, à la peur et surtout au mythe. Ce que la raison a combattu dans le mythe, c'est moins son enseignement que sa représentation fallacieuse ou surréaliste de la réalité. Dans l'extraordinaire épopée des héros mythiques, l'irréel supplante le réel, le fabuleux supplante le vrai car, au fond, la vérité n'est pas une priorité : il faut marquer les esprits par « une mise en scène » surfaite des qualités et des mérites. Ces caractéristiques du mythe renvoient à l'image déformée de la raison qu'est la rationalité instrumentale ou technique aujourd'hui. La publicité et les sondages d'opinion sont devenus les espaces incontournables de « la vérité » et, comme dans le mythe, aucun sacrifice, aucun renoncement (fût-il à soi et à la vie) n'est suffisamment grand pour le triomphe de la rationalité technique. Plus la peur ou le risque de se perdre est grand, plus l'addiction au processus d'arrondissement est paradoxalement poussée. L'heuristique de la peur de Hans Jonas, initialement taillée pour être un aiguillon de la responsabilité vis-à-vis des générations futures ou d'un développement durable, se trouve ainsi condamnée à n'être qu'un adjuvant du processus d'instrumentalisation de l'homme et de la nature. Ce qui a fait dire à Horkheimer et Adorno que « la raison se retourne en mythologie²⁵ ». Or, si la fonction primaire de la raison est de combattre la superstition, la peur et le mythe, alors c'est contre elle-même que la raison se bat désormais, car elle est devenue un mythe, une source d'angoisse. Dans cette bataille contre nature, se poursuit l'autodestruction de la raison parce qu'elle consacre l'hypostase de sa figure instrumentale ou technique.

Dans un second temps, après avoir reconnu que le germe de la régression était déjà aussi bien dans la Raison elle-même que dans les structures socio-historiques qui l'incarnaient, Horkheimer souligne la nécessité pour la raison d'entreprendre un travail de réflexion sur ce mouvement involutif afin d'éviter de sceller son propre sort: « Nous croyons avoir tout aussi nettement reconnu que la notion même de ce penser, non moins que les formes historiques concrètes, les institutions de la société dans lesquelles il est imbriqué, contiennent déjà le germe de cette régression qui se vérifie partout de nos jours.

²⁵ Horkheimer, Max et Adorno, Theodor Wiesengrund, *La dialectique de la raison*, p. 18.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Si la Raison n'entreprend pas un travail de réflexion sur ce moment de régression, elle scellera son propre destin²⁶ ».

À l'analyse, nombre de ces commentateurs ont cru comprendre ou déchiffrer un pessimisme certain, voire radical dans la pensée de Horkheimer. En occultant le deuxième aspect de sa pensée soulignant la nécessité d'une autocritique de la raison afin d'échapper au destin aveugle que lui assigne le mode opératoire de la technostucture, ces commentateurs ont surtout privilégié le premier moment. Dans cette phase, le philosophe de Francfort met en exergue la gravité et l'étendue du mal qui ronge la raison et les institutions sociales. Dans la même perspective, il va plus loin dans ces derniers écrits, signalant que l'orientation actuelle de la modernité vers une société automatisée et totalement administrée est « une tendance immanente au développement de l'humanité²⁷ ».

Il n'en fallait pas plus pour coller à sa pensée l'étiquette du pessimisme car, semble-t-il, l'évocation de l'immanence traduirait l'abandon par Horkheimer de la critique d'une forme de Raison qu'est la rationalité bourgeoise ou instrumentale pour la critique de la raison en soi. En clair, le totalitarisme que la rationalité instrumentale imprime à la raison ne serait plus le fait de l'hypostase ou de la phénoménalisation du procédé et du penser techniques, mais serait un totalitarisme inscrit dans l'essence de la raison. C'est dans ce sens qu'abondent les deux présentateurs de son ouvrage *Théorie critique*, à savoir Luc Ferry et Alain Renaut, ainsi que Jean Beaudouin dans *Les idées politiques contemporaines*.

Pour Luc Ferry et Alain Renaut, Horkheimer est tiraillé entre la critique de la rationalité instrumentale au nom de la raison objective et la critique, plus radicale, de la raison en soi. Après avoir bien balisé le problème et indiqué les conséquences liées à chaque option, ils en arrivent à la conclusion, qu'« en analysant les écrits ultimes, [...] Horkheimer a opté, tout comme Adorno d'ailleurs, pour une critique de la raison *en soi* et

²⁶ Idem, p. 15.

²⁷ Horkheimer, Max, «La Théorie critique hier et aujourd'hui»(1970), *Théorie critique*, Essais, p. 359.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

corrélativement pour une saisie de l'histoire comme processus immanent de rationalisation, donc pour un pessimisme radical à l'égard de la raison et pour l'abandon de toute pratique tendant à rendre le réel rationnel²⁸ ».

Quant à Jean Beaudouin, questionnant directement le retournement de la raison magistralement décrit par Horkheimer et Adorno dans leur ouvrage collectif, ensuite par Horkheimer dans *Éclipse de la raison*, il souligne également le dilemme auquel se trouverait confronté Horkheimer dans sa critique de la raison. Fallait-il chercher les facteurs déviants d'une raison initialement émancipatrice ou se convaincre d'un mal radical de la raison ? Pour ce critique, la seconde alternative serait finalement celle privilégiée par Horkheimer, car, au fond, « si la Raison de l'Aufklärung a échoué dans sa visée émancipatrice, c'est que le ver était dans le fruit...²⁹ ».

Aussi bien Luc Ferry et Alain Renaut que Jean Beaudouin tranchent par la lecture d'un pessimisme radical de la critique horkheimérienne de la Raison. Les premiers y verront même la porte de sortie de la Théorie critique du marxisme dans la mesure où, si la raison est en soi irrationnelle, on ne peut, par conséquent, attendre d'elle aucune tâche de rationalisation et donc d'émancipation ou de révolution. Or, la praxis marxienne n'avait d'autre finalité que la révolution. Une telle analyse rend elle compte réellement de la portée de la théorie critique horkheimérienne ? Parler d'irrationalité immanente de la raison, n'est-ce pas omettre l'action phagocytante de l'agent pathogène qu'est le phénomène technique ? Peut-on rigoureusement parler d'irrationalité immanente de la raison chez Horkheimer ?

Tout porte à croire le contraire. En effet, l'effort de pensée de Horkheimer a toujours été d'empêcher la raison de sombrer dans l'irrationnel. Il serait incompréhensible, de ce point de vue, d'empêcher la raison de sombrer dans l'irrationnel si elle est *en soi* irrationnelle. En réalité, ce que Horkheimer qualifie d'immanent, c'est la prédisposition de toute réalité, y compris la société, à s'inscrire dans une mouvance de

²⁸ Cf. *Théorie critique*, Essais, (Présentation, p. 39).

²⁹ Beaudouin, Jean, *Les idées politiques contemporaines*, Rennes, PUR, 2002, p. 59.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

progrès. On comprend mieux cette idée, en le lisant plus attentivement: « Lorsqu'on en sera arrivé au point où les hommes domineront la nature, où chacun aura suffisamment à manger, où aucun ne devra vivre mieux ou plus mal qu'un autre parce que tous vivrons de façon bonne et agréable, alors, que l'un soit ministre et l'autre seulement secrétaire n'aura plus aucune importance et, finalement, tout sera identique. On pourra alors régler tout automatiquement, qu'il s'agisse de l'administration de l'État, de la circulation ou de la consommation. C'est là une tendance immanente au développement de l'humanité...³⁰». La société, irrémédiablement appelée à progresser, progresse, cependant, malgré quelques dispositions bien heureuses, dans le sens de l'identification, de l'uniformisation et de l'administration totale des hommes et des choses. Entre les lignes, on s'aperçoit en toile de fond que le vecteur de la domination de la nature, de l'identification, de l'uniformisation et de l'administration des hommes et des choses n'est rien d'autre que la technique. La société moderne ou technicienne est bien à l'image de ce que Horkheimer avait annoncé.

Mais, l'élément important et nouveau dans sa réflexion est le constat lucide que, ce qui se produit dans la nature et la société, est l'exact pendant de ce qui se produit dans l'esprit humain, dans la raison. La rationalité instrumentale ou technique s'est faite raison et est devenue le Tout de la raison. Et ce totalitarisme de la rationalité technique exclut toute autre considération en gangrénant la raison, qui devient irrationnel.

Par ailleurs, la définition que Horkheimer donne de la raison subjective, l'autre nom de la rationalité instrumentale/technique, montre bien que la technique est corruptrice de la raison. La raison subjective, dit-il en substance, est la faculté de coordination des moyens et des fins. Cela signifie que la raison, sous sa forme pervertie, est devenue la recherche des moyens adéquats ou efficaces pour atteindre un but. Or, l'efficacité est la marque identificatrice de la technique. Les propos d'Ellul sont édifiants à ce sujet : « Partout où il y a recherche et application de moyens nouveaux en fonction

³⁰ Horkheimer, Max, «La Théorie critique hier et aujourd'hui»(1970), *Théorie critique*, Essais, p. 359.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

du critère d'efficacité, il y a technique³¹ ». La technique n'est pas seulement outil, instrument, machine, elle est aussi et surtout méthode, recherche de l'efficacité. Dans son élan de recherche d'une solution technique toujours plus efficace, la raison est devenue technique dans un monde, une existence dont l'entièreté n'est pourtant pas réductible au quantifiable, au calcul, au consommable. C'est cela l'irrationalité « accidentelle » de la raison.

Il apparaît, clairement, que le mal de la raison ne saurait être ontologique. Cette vérité légitime une autocritique de la raison chez Horkheimer : « Si par lumières et progrès intellectuel nous voulons dire libérer l'homme de la croyance superstitieuse en des forces mauvaises, aux démons et aux fées, au destin aveugle, bref, l'émanciper de toute peur, alors la dénonciation de ce qui est communément appelé raison est le plus grand service que la raison puisse rendre³² ». Ce qui est en cause est moins la raison en soi que sa figure instrumentale qu'il s'agit, non de supprimer ou d'arrêter, mais de redimensionner, de réobjectiver.

Il est maintenant plus aisé d'envisager la portée de la critique horkheimérienne de la rationalité en se demandant s'il est encore possible de parler de pessimisme. Nous sommes d'avis avec Jean-Marie Vincent qu'il existe un « pessimisme vigilant³³ » que l'on pourrait qualifier de « pessimisme de méthode » chez Horkheimer et même chez Adorno. Ils étaient convaincus, qu'à défaut de pouvoir indiquer l'absolument juste, il fallait indiquer où est le mal. Mais en même temps, ils croyaient à une portée transformatrice de leur critique sur la conscience et le champ pratique. Ce positionnement vigilant des francfortois viendrait du démenti historique flagrant subi par les théories marxistes de la révolution et de l'avènement d'une société plus juste. La Théorie Critique ne pouvait plus risquer un optimisme naïf. Sur ce point, en restant constamment et prudemment entre un pessimisme théorique et un optimisme pratique³⁴, ils ont su donner

³¹ Ellul, Jacques, *Le système technicien*, p. 38.

³² Horkheimer, Max, *Éclipse de la raison*, p. 193.

³³ Vincent, Jean-Marie, *La théorie critique de l'école de Francfort*, Poitiers, Galilée, 1976, p. 99.

³⁴ Horkheimer, Max, « *La Théorie critique hier et aujourd'hui* » (1970), *Théorie critique*, Essais, p. 369.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

à leur Théorie, une dimension prospective inépuisable. Ils sont convaincus qu'au fond, « il vaut bien mieux, sans arrêter le progrès, conserver ce que l'on peut estimer de positif, comme par exemple l'autonomie de la personne individuelle, l'importance de l'individu, sa psychologie différenciée, certains aspects de la culture; préserver, dans ce qui est nécessaire et que nous ne pouvons empêcher, ce que nous ne voulons pas perdre: à savoir l'autonomie de l'individu.³⁵ » La critique de la raison chez Horkheimer, loin d'être une pure abstraction, se trouve être ainsi rattachée à sa base concrète: l'individu et sa liberté, éléments primaires de toute société et de tout progrès.

Conclusion

L'analyse déconstructive du devenir de la raison, menée par Horkheimer, conduit à repenser le rapport des technosciences à la société. Mais elle va plus loin que cette sociologie de la technique en mettant en exergue l'imposture funeste de la rationalité technique devenue l'esprit du temps et de la modernité. Cependant, face à ce qui pouvait apparaître comme une paralysie incurable de la faculté de penser et d'agir, la Théorie critique horkheimérienne laisse entrevoir, par la voie de la médiation théorique ou le souci permanent de démasquer ce qui se fait passer pour la raison, la possibilité de faire ressurgir un concept positif de la raison, à distinguer d'une raison positiviste : « La critique à laquelle est soumise la raison tend à préparer un concept positif de cette raison qui puisse la libérer des rets dans lesquels la retient la domination aveugle.³⁶ »

À l'image de l'aventure de Samba Diallo, personnage principal de *L'aventure ambiguë* de Cheick Hamidou Kane, toute aventure, a sa part de sacrifice. Et l'éclipse de la raison doit être perçue comme la part de sacrifice que l'humanité paie dans sa marche vers le nécessaire et vrai progrès.

³⁵ Horkheimer, Max, «*La Théorie critique hier et aujourd'hui*»(1970), *Théorie critique*, Essais, p.359.

³⁶ Horkheimer, Max et Adorno, Theodor Wiesengrund, *La dialectique de la raison*, p. 18.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Bibliographie

Beaudouin, Jean, *Les idées politiques contemporaines*, Rennes, PUR, 2002.

Ellul, Jacques, *Le système technicien*, préface de Jean Luc Porquet, Paris, le Cherche midi, 2004.

- *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 1954.

- *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.

Heidegger, Martin, «*La question de la technique*», *Essais et conférences*, traduit de L'allemand par André Préau, Paris, Gallimard, 1958.

Horkheimer, Max, *Éclipse de la raison* suivi de *Raison et conservation de soi*, collection critique de la politique, Paris, Payot, 1974.

- *Théorie critique, Essais*, collection critique de la politique, Paris, Payot, 1978.

- *Théorie traditionnelle et théorie critique*, traduit de l'allemand par Claude Maillard et Sibylle Muller, Paris, Gallimard, 1996.

Horkheimer, Max et Adorno, Theodor Wiesengrund, *La dialectique de la raison*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.

Hottois, Gilbert, (dir.), *Évaluer la technique: aspects éthiques de la philosophie de la technique*, Paris, J. Vrin, 1988.

- *La philosophie des technosciences*, Textes rassemblés par L.M. Poamé, Abidjan, PUCI, 1997.

Marcuse, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Traduction de M. Wittig, Paris, Minuit, 1968.

Nadeau, Robert, «Popper, Hayek et la question du scientisme», *Manuscrito*, IX, No 2, octobre 1986, pp. 125-156, site :

http://www.er.uqam.ca/nobel/philuqam/dept/page_perso.php?id=13 (lu le 22 déc. 2009).

Poamé, Lazare Marcelin, «Système technicien, Mondialisation et Démocratie en Afrique», *souverainetés en crise*, Josiane Boulad-Ayoub et Luc Bonneville (dir.), collection Mercure, Québec, l'Harmattan et les presses de l'Université de Laval, 2003, pp. 501-516.

Vincent, Jean-Marie, *La théorie critique de l'école de Francfort*, Poitiers, Galilée, 1976.